



Au far°, la jeune garde helvétique se distingue

FESTIVAL Mais qui «suisse»-je?, s'interroge Camilla Parini et Savino Caruso à l'enseigne d'Extra Time Plus, tandis que Catol Teixeira explose la notion de genre dans une transe à trois. A découvrir à Nyon

MARIE-PIERRE GENECAND

Un ours polaire salubre. Qui vient sauver l'enfant différent. Celui qui, dans une famille helvétique modèle – un papa, une maman, un garçon, une fille – n'aime ni la neige, ni le ski. Camilla Parini a de l'humour et le sens du récit. Son *Je suisse (or not)*, à découvrir au far° Festival des arts vivants de Nyon jusqu'à ce jeudi, marque les esprits.

La jeune Tessinoise est une artiste émergente qui, à l'instar du Brésilien installé en Suisse romande Catol Teixeira et du Lucernois Savino Caruso, bénéficie cette année du programme Extra Time Plus. Cette initiative du far°, du Südpol Luzern et du FIT (Festival internationale del teatro) à Lugano propose à de nouvelles voix «un accompagnement artistique leur permettant de réaliser une œuvre inédite». Ce programme n'est pas né de nulle part. Véronique Ferrero Delacoste, ex-directrice du far°, a conduit des Extra Time depuis 2015, mais qui se concentraient sur les artistes romands.

Lundi, le gratin des programmeurs suisses était donc présent à Nyon pour prendre le pouls de ces productions au cœur battant. Et, le moins que l'on puisse dire, c'est que l'identité préoccupe les jeunes artistes. Camilla Parini, dans son tête-à-tête avec elle-même, s'interroge sur sa suissitude. Savino Caruso, dans *Des Héros*, se demande comment désamorcer les mécanismes de domination issus de la masculinité toxique. Enfin, dans *Zona de derrama*, très belle

proposition de Catol Teixeira, c'est le genre qui est questionné avec des corps qui, emmenés dans une transe à trois, dépassent le clivage homme-femme.

«C'est un suivi qui dépasse la simple production de spectacles»

ANNE-CHRISTINE LISKE,
DIRECTRICE DU FAR°

Au total, une affiche intense, même si *Des Héros* doit encore trouver son tranchant. A ce propos, comment expliquer que, si les idées sont là, le coaching des partenaires d'Extra Time Plus ne permette pas un meilleur résultat? «Savino a opéré beaucoup de changements au dernier moment, voilà pourquoi le spectacle est un peu fragile en matière d'impact», répond Anne-Christine Liske, directrice du far°, après la représentation. Le travail sera approfondi avec Guillaume Guilherme, responsable de la section arts vivants au Südpol Luzern et présent lundi à Nyon. «C'est justement le but d'Extra Time Plus: un suivi qui dépasse la simple production de spectacles», détaillent les deux directeurs.

«N'oublie pas de chercher l'ours!»

Pour ce qui est de *Je suisse (or not)*, de Camilla Parini, à voir à La Léproserie jusqu'à ce jeudi, le résultat est déjà très abouti. Dans cette proposition pour un seul spectateur, la jeune femme piste ses souvenirs d'enfance à travers des photos, des films et des livres de référence. L'idée? Comprendre

où est sa place dans la famille, dans son pays, et, plus loin, dans sa vie. Camilla a comme précieuse alliée sa grand-mère qui lui a soufflé une fois: «N'oublie pas de chercher l'ours».

Plus tard, la jeune femme a retrouvé une photo où elle et son frère posent à 6-7 ans devant de faux ours blancs, mascottes du glacier du Rhône. La part amusante de ce cliché, c'est que Camilla était convaincue que, derrière eux, se tenaient, non pas des ours blancs, mais ses parents. De là à imaginer une proximité avec un ours polaire, il n'y a qu'un pas que l'artiste franchit allégrement!

Cela dit, la joie n'est pas le seul ingrédient de cette création qui avance masquée et rappelle les quêtes intimes de Massimo Furlan. Comme le dit la chanson phare de Daniel, le petit ami de l'artiste à l'adolescence, «j'aimerais être un ours polaire, car les ours polaires n'ont pas besoin de pleurer». Quel chagrin cache dès lors le masque aux yeux doux et aux longs poils blancs? On ressort de ce face-à-face avec un paquet d'oursons en gomme et cette belle phrase de la grand-mère de Camilla: «Comme les bonbons qui fondent sur la langue, les souvenirs s'effacent, mais laissent un goût.»

Du Che à l'armée suisse

Des sensations profondes, Catol Teixeira en a aussi provoquées avec *Zona de derrama*, pièce jouée sous les grands marronniers de la cour de l'Ancien Collège. Avec Auguste de Boursetty et Luara Raio, le chorégraphe d'origine brésilienne propose un principe de mouvements continus qui s'inscrit dans les danses-transes de Gilles Jobin (*Steak House*, 2005) ou, plus tard, les traversées hypnotiques de Guilherme Botelho (*Sideways Rain*, 2011).

Même idée ici de corps traversés par un courant constant et qui, du sol à la position verticale, accomplissent des mouvements allant

LE TEMPS

Le Temps
1209 Genève
022 575 80 50
<https://www.letemps.ch/>

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebd.
Tirage: 35'127
Parution: 6x/semaine



Page: 15
Surface: 37'928 mm²

Ordre: 3017549
N° de thème: 833.030

Référence: 89021802
Coupure Page: 2/2

far.

du plus tenu au plus délié. Sur une musique électronique qui allie grésillements, battements puissants et sifflements (Luisa Lemgruber), la qualité d'interaction entre les trois interprètes est telle que, souvent, on a la sensation qu'un seul individu à trois têtes se déploie devant nous. D'où le gommage des clivages, notamment le fossé homme-femme qui est ici complètement comblé.

Les hommes et les femmes, justement. Dans *Des Héros*, Savino Caruso dénonce l'omniprésence du patriarcat qui, dans sa volonté de domination, entraîne «la dilapidation des ressources terrestres». Plongeant lui aussi dans les souvenirs personnels, l'artiste évoque un réveillon triste, la Corse de ses 15 ans avec sa découverte de Che Guevara à travers une biographie lue sur la plage, ses débuts à l'armée où l'instructeur lui demande de «donner un nom de femme à

son arme qu'il doit aimer plus que sa copine», et encore son fils à la piscine qui, pour calmer sa peur de père, lui dit: «Quand je serai grand, je vais être ta grand-mère». Une jolie digression sur les valeurs et les représentations, délivrée sur fond de planète bleue en rotation, tandis qu'au sol fondent des glaçons.

Bien vu, mais trop sage, pour l'instant, dans l'interprétation. Soit Savino Caruso opte pour le kitsch façon bisounours et assume à fond ce ton déjà esquissé avec le faux fusil et son t-shirt Pokémon, de quoi créer un malaise. Soit il durcit sa proposition et parvient à traduire le danger de cette toxicité masculine qu'il dénonce. Extra Time Plus a justement cette fonction: donner l'opportunité aux jeunes artistes de galvaniser leur proposition. ■

far° Festival des arts vivants, Nyon, jusqu'au 19 août.

Nidwaldner Zeitung

abo+ SÜDPOL LUZERN

Der «Südpol» startet durch: Gesucht wird das Ich und ein Menschenbild ohne Heldentum

Die Saisoneroöffnung Tanz und Theater lockt dieses Wochenende Alt und Jung in den Südpol Luzern. Dort trifft man auf einen Bären und das Leuchten der Welt.

Susanne Holz

23.09.2023, 15.14 Uhr

abo+ **Exklusiv für Abonnenten**



Savino Caruso hinterfragt den «Heldentypus Mann». Seine 50-minütige Performance «Helden» ist ein visuelles Highlight.

Bild: zvg

Ein Eisbär für ein Tête-à-Tête, Tanzende, die aus ihren Körpern Musik machen und eine 50-minütige Performance, die männliches Heldentum hinterfragt und dabei visuell begeistert: Tanz, Theater und Performance aus der Westschweiz, dem Tessin und der Deutschschweiz gaben sich am Wochenende im Südpol Luzern ein schönes Stelldichein. Mit «Eyes On» eröffnete die Sparte der darstellenden Künste die Saison und griff dabei auf das nationale Netzwerk «Extra Time Plus» zurück, das den Nachwuchs fördert. «Extra Time Plus» vereint far° Nyon, FIT Lugano und Südpol Luzern.

Kein Wunder, sprach auch das Publikum verschiedene Sprachen. Zudem waren Alt und Jung gekommen, um die Saisoneroöffnung zu feiern.

Guillaume Guilherme, Leiter der Sparte darstellende Künste, war glücklich, die Früchte einer anderthalbjährigen Arbeit zu ernten.

Florence Ruckstuhl, die neue Dramaturgin der Sparte darstellende Künste am Südpol, betonte:

«Ich beginne diese Stelle nicht mit einer grossen kuratorischen Vision. Ich möchte entdecken, woran die Künstlerinnen und Künstler hier arbeiten und aus all diesen Ansätzen, Interessen und Fragestellungen ein tolles Programm für den Südpol gestalten.»

Die 35-Jährige, die im deutschen Giessen angewandte Theaterwissenschaften studiert hat und die letzten zehn Jahre sowohl im Rhein-Main-Gebiet als auch in der Region Basel im Bereich Tanz und Theater tätig war, möchte ihre Vorhaben in enger Zusammenarbeit mit Spartenleiter Guillaume Guilherme umsetzen.

«Wenn ich gross bin, dann werde ich deine Oma»

Die beiden sind schon am Wochenende ein erkennbar gutes Team. Fröhlich und voller Energie sind sie an der Kasse im Einsatz, begrüssen die Gäste und bewirten sie. Gemeinsam macht man sich am Freitagabend auf den Weg zur Tanzperformance «Zona de Derrama» mit Catol Teixeira aus Genf. Catol und Tänzerin Luara Raio performen auf der Bühne, Luisa Lemgruber schafft die Musik dazu. «Zona de Derrama» bedeutet «Überlaufzone» und meint ein Gebiet ohne Grenzen. Und während Teixeira und Raio tanzen, mal weich, mal energisch, muten ihre Körper wie Musik an, die fliesst und fasziniert.



Florence Ruckstuhl ist im «Südpol» neu als Dramaturgin tätig.

Bild: zvg



Catol Teixeira lotet mit der Tanzperformance «Zona de Derrama» Grenzen aus.

Bild: zvg

Äusserst faszinierend ist auch das Tête-à-Tête mit einem Eisbären. Allein im Raum mit dem Bären, fordert dieser wortlos dazu auf, ein Fotoalbum anzuschauen. Stille herrscht, Familienfotos werden studiert. Die Fotos zeigen Camilla Parini als Kind. Und Camilla steckt auch im Bärenkostüm. Im Fotoalbum steht, was die Grossmutter dem kleinen Mädchen ans Herz legte: «Vergiss nicht, den Bären zu suchen.» Und Camilla schreibt dazu: «Dazwischen passierte das Leben, und ich vergass viele Dinge.» Parinis Performance bezieht einen direkt mit ein: «Sind wir das, woran wir uns erinnern?» Und wo genau beginnt unser Ich?



Camilla Parini aus dem Tessin lädt als Eisbärin zum Nachdenken über ihr und das eigene Ich ein.

Bild: zvg

Ein visuelles Highlight ist das 50-minütige experimentelle Theater «Helden» von Savino Caruso. Caruso hinterfragt nicht zuletzt den «Heldentypus Mann». Dies gelingt ihm mit einer dunklen Bühne, die nur erhellt wird von einer leuchtenden Erdkugel im Hintergrund, die immer grösser wird. Dazu die Lichter eines kleinen Autos, das einen Smiley-

Luftballon transportiert. Caruso selbst wankt im Wasser, ein Gewehr in der Hand. Und zitiert den fünfjährigen Sohn: «Wenn ich gross bin, dann werde ich deine Oma.»



Savino Caruso, der Smiley-Luftballon und das Holzgewehr. Nein, wir brauchen keine Helden mehr.

Bild: Arya Dil

Das Tanzstück «Zona de derrama» mit **Catol Teixeira** ist heute Samstag, 23. September, um 19 Uhr noch mal zu sehen. **Savino Caruso** tritt mit «Helden» ein weiteres Mal morgen, Sonntag, um 17 Uhr auf. **Camilla Parini** bietet weitere Slots für ihre Performance «je suisse (or not)» heute Samstag sowie morgen Sonntag an. Das Performancekollektiv «**I Am A Permanent Member**» lädt heute, Samstag, um 20.30 Uhr zum Gesprächsformat «Balancing» ein. Infos unter www.sudpol.ch

Mehr zum Thema

abo+ FREIE BÜHNE

«Luzern ist das New York der Zentralschweiz»: Das hat Guillaume Guilherme mit dem «Südpol» vor

04.04.2023



BÜHNE

Das Luzerner Theater nimmt sich Woolfs feministischem Roman «Orlando» an

13.09.2023



L' Osservatore

A ECONOMIA RUBRICHE ARCHIVIO NEWSLETTER PODCAST ABBONAMENTO CHI SIAMO

FESTIVAL FIT

Camilla Parini e la memoria dell'orso

Publicato in data 28 Settembre 2023, 18:18



Camilla Parini da tempo è impegnata in una ricerca dell'identità attraverso performance che la possano in qualche modo raccontare e svelare, fotografie, vestiti, volti da truccare, travestimenti e specchi, usare il corpo come fosse quello di una bambola, il proprio o quello degli altri, tra finzione e realtà, entrando nelle case, incontrando chiunque fosse disponibile per un contatto. Questa volta nell'ambito del FIT, coinvolge se stessa in una sorta di autobiografia rievocata, ricordata, ricostruita, immaginata che va alle origini simboliche, luogo, spazio, geografia e tempo, di se stessa e del suo paese, ad iniziare dal gioco di parole che solo in francese ha senso, parodiando anche l'amletico interrogativo: *Je suisse (or not)*. È uno spettacolo concepito per un partecipante (non solo spettatore) alla volta, in una stanza di Turba (spazio alternativo che per l'occasione e purtroppo solo per questa ha riaperto l'appartamento).

Nell'atrio-sala d'attesa sono già a disposizioni libretti sottolineati e immagini, ma la durata non è molta per documentarsi, occorre varcare la soglia. L'orso bianco a grandezza più o meno naturale è già seduto, non

pronuncerà mai verso e che voce potrebbe avere? Non siamo in un cartone animato anche se un pupazzo che interagisce attraverso i gesti fa venire in mente certi episodi surreali (come il coniglio Harvey del film anni Cinquanta). «Mia nonna si divertiva a raccontare bugie, o almeno, a me piaceva pensare che per lei era un *divertissement*, e che infondo, il suo era solo un modo per raccontare la sua verità. Un giorno mi ha detto: ricordati di cercare l'orso! Poi in mezzo è passata la vita, e io mi sono dimenticata di tante cose.». È la traccia che Camilla fornisce.

Foto: Je suisse (or not) / 1

“L'uno alla volta” può sfogliare un album, simile a quelli famigliari, anche brevi testi, narrazione di sé e di altri, attraverso fotografie, cartoline, collage, bigliettini misteriosi che invitano a fare delle cose, riflessioni, appunti... Come spiare “la vita degli altri”, le immagini aiutano a ricostruire anche quel passato dove non c'eravamo (degli antenati) oppure che non possiamo ricordare perché troppo piccoli. Le “madeleines” di Camilla possono essere delle caramelle gommose a forma di animaletto e soprattutto quell'ingombrante orso polare, simbolo anomalo della Svizzera (né mucca né stambecco), ma ci sta come spot turistico del ghiacciaio elvetico per antonomasia, quello del Rodano che sta sparendo, esattamente, e lo abbiamo visto tutti, quell'orso polare ridotto allo sfinimento dalla fame del Polo vero.

C'è quella canzone rievocata dalla Parini in cui un verso dice che gli orsi polari non hanno bisogno di piangere..., in chiave ecologica si potrebbe dissentire. E lei, complice una gita al ghiacciaio a confondere gli orsi con i genitori. Inganni della memoria. Dunque un insieme di motivi, anche documentati dal filmato di una bambina che non vuole sciare, non le piace praticare lo sport più diffuso in una nazione di montagna. Quindi una “svizzeritudine” inappropriata, la famiglia e il significato da attribuire ad una identità. Ma c'è anche qualcosa di caratteriale nel desiderio di infilarsi in un costume da orso polare, la bambina si dichiara introversa, la maschera copre, nasconde la timidezza, permette una interazione con gli altri imprevedibile, suscita simpatia e nell'epoca dei selfie chi non vorrebbe farsi fotografare con un orso polare? Come essere a Disneyland...

La carrellata di istantanee che mostra un orso viaggiatore ripreso in diversi luoghi e situazioni, ricorda le cartoline del nanetto di Amélie (dal film *Il meraviglioso mondo di Amélie*) e Camilla ne possiede la curiosità, l'ironia e la stravaganza, anche questo un modo per farsi conoscere e reinventarsi, come immaginare che quella stanza sia una grotta con ghiaccio freddo e fumante di nebbie, nostalgia di un passato che bisognerebbe cercare a lungo... Forse fra poco dovremo dedicarci alle giraffe o ai leoni, vista la tropicalizzazione della Terra. Ma intanto possiamo sognare gli orsi polari, simpatici perché finti. E senza la smisurata dimensione, chi non ha avuto un orsetto di peluche con cui addormentarsi? Forse sarebbe il caso di ripescarlo da qualche soffitta o baule, avrebbe anche lui molto da raccontarci se è sopravvissuto all'infanzia del suo proprietario. C'è chi i ricordi li rimuove e chi invece li ama come parte integrante di sé. Alla fine l'orso si può abbracciare e anche smascherare, tanto non è uno spettacolo per bambini a cui si potrebbe uccidere la fiaba. Si sta al gioco per un po' e poi si va, pensando magari di tirar fuori da qualche parte anche un album di famiglia. Parini in mezzora narra un'autobiografia simbolica ma, come in un gioco di specchi, fa riflettere il suo “uno alla volta”.

Dopo il preludio per giornalisti, la performance è proposta questo weekend (da venerdì a domenica) e il prossimo, ogni mezz'ora, a diversi orari. Occorre prenotare.

Manuela Camponovo

je suisse (or not)

Recensione di Emma Fabiani

per *Keep FIT with Radio*

30.09.2023

“Quando inizia la mia storia e quando finisco io?”

“Quando finisce la mia storia e quando inizio io?”

Lo scenario iniziale: tu, solo, che entri in una stanza separata dal mondo, fredda, illuminata da una luce anch'essa fredda, unica figura un orso bianco enorme, di spalle, semplicemente seduto (lo ammetto, ho avuto un po' di timore).

Sono queste le premesse della performance unica nel suo genere di Camilla Parini del Collettivo Treppenwitz che, senza l'uso della parola ma comunicando solo attraverso un album, una sorta di libro d'artista, ci racconta la sua vita, la sua percezione di se stessa e della sua famiglia nella maniera più intima possibile.

Ed è proprio il termine “intimo” che, secondo me, riassume al suo interno tutto lo spettacolo: un'intimità dolcissima che ti scuote, che ti tocca e che ti commuove.

L'attrice si identifica nell'orso polare, che è una figura ricorrente nella sua vita; quando indossa il costume, quando effettivamente diventa l'orso, non deve dimostrare di essere amabile, non deve dimostrare niente, può vedere il mondo da una prospettiva tutta nuova.

Questo spettacolo è un viaggio nei frammenti di infanzia di qualcun altro, di un passato che si sta sciogliendo, curando i ricordi senza aver paura di attraversare la nostalgia.

Alla fine, sono uscita da quella stanza in uno stato confusionale: sarà stato l'assoluto silenzio, forse la distorsione del tempo o forse la magia di quella storia, ma è riuscita a scuotermi qualcosa dentro.

Ognuno dentro di sé ha una figura emblematica come per Camilla l'orso polare. L'artista ci insegna a non temere quella figura, a trovare le sue radici nel passato e a viverla senza paura.

Era stata la nonna, da sempre, a dirle “Continua a cercare l'orso polare”.

Camilla Parini l'ha fatto, e con lei, l'abbiamo fatto anche noi.

PUNTATA 1

https://www.radiogwen.ch/event_13.html



Casinò Lugano Experience
Trasforma la tua cena aziendale in un(a)
Jackpot Hit

CASINÒ LUGANO
Scopri il pacchetto aziendale:
cena, gioco e divertimento di qualità!
Info a marketing@casinolugano.ch
Play Responsibly 18+

laRegione



abbonati

epaper



SPETTACOLI

'Je suisse (or not)', anche gli orsi una volta erano dei draghi

Al Turba di Lugano per la performance 'one to one' di Camilla Parini, inserita nel Fit Festival



I prossimi 6 e 8 ottobre, per uno spettatore soltanto

(Ayra Dil)

2 ottobre 2023 | di **Elisabeth Sassi**

Dal ritaglio di un articolo di giornale si legge: "la memoria è come un arcipelago frammentato che forma la nostra identità e ci rende ciò che siamo". Sparsi sul tavolino ci sono i negativi di alcune fotografie di famiglia, alcune sono state sviluppate e poi appese alle pareti dell'ingresso della casa in cui mi trovo. Ci sono anche dei libri sparsi, aprendoli si trovano dei passaggi letterari sottolineati a matita. Accanto alla poltrona in velluto ci sono dei gadget, quelli tipici, che si trovano nei pressi dei luoghi turistici, all'interno di quei negozietti fortemente riconoscibili eppure tutti uguali.

Frugo tra gli oggetti e i ricordi della vita di qualcun altro, nella penombra; solo avvicinandomi alla luce flebile di una lampada da terra posso notare i dettagli. Mi trovo in una vecchia dimora del 1600, un edificio incastonato tra i tanti, a metà di via Cattedrale a Lugano. Il Turba, circolo per l'emancipazione culturale, è quasi invisibile dalla strada. Nell'appartamento dove ci sono i libri, gli articoli di giornale, le fotografie tagliuzzate e gli appunti sparsi di cui si parlava appena sopra, ha vissuto per gran parte del XX secolo il filosofo e studioso Romano Amerio, eppure quei ricordi non sono i suoi. Nelle immagini abbandonate sui mobili compare spesso la stessa famiglia, svizzera o no, che almeno in apparenza sembrerebbe aver passato molto tempo in montagna, soprattutto d'inverno sulle piste da sci. Curiosando ancora, il volto di una bimba bionda è decisamente quello che s'incontra più spesso. Una carta d'identità, oramai annullata, riporta il nome 'Camilla Parini': è l'artista.

PUBBLICITÀ



OTTOBRE MESE DELLA VISTA

Il nostro *ESAME*
GRATUITO della vista

PRENOTA ORA

BELOTTI
Passione per i sensi

Gita obbligata

Camilla Parini ha qualche anno in più rispetto a me, tra le sue fotografie ce ne sono alcune scattate nel 1992 sul Ghiacciaio del Rodano. Io nel 1992 non ero ancora nata, ma quella fotografia in particolare, con l'artista e suo fratello da bambini in piedi accanto a due orsi polari di pezza a grandezza naturale all'interno della grotta di ghiaccio, azzurra e bianca, del Rodano: quanto ho invidiato quella fotografia da bambina, penso. Sì, perché, la stessa identica fotografia era incorniciata ed esposta sopra al mobile del salotto nella casa di mia zia, solo che i due bambini non erano Camilla Parini e suo fratello, ma i miei cugini. Doveva essere stata una moda di quegli anni, una gita obbligata per le famiglie ticinesi degli anni Novanta del secolo scorso. Una moda però temporanea perché negli anni successivi i miei genitori non mi ci hanno mai portata sul ghiacciaio del Rodano, anche se di gite per la Svizzera ne abbiamo fatte parecchie. Non mi ci hanno mai portata o io non me lo ricordo?

Trovo un altro ritaglio di giornale dove "Gli avvenimenti personali con contenuto emotivo, ci rendono unici, distinti dagli altri esseri umani. Perché ricordiamo alcune cose e ne dimentichiamo altre?", questa frase è sottolineata in verde. Passo a un libro "Carino! Il potere inquietante delle cose adorabili" di Simon May, lo apro e leggo a voce alta: "La finzione, alimentata dal culto della sincerità, finisce per confondere la nostra stessa identità. Quello che siamo 'davvero' è in larga misura opaco."

PUBBLICITÀ

Da quanto tempo sono in questa stanza? Mi sono persa nei ricordi di una persona che neppure conosco, finendo con lo sconfinare nei ricordi della mia storia familiare che pure l'artista a sua volta non può conoscere, come potrebbe? Mi ricordo che quando sono arrivata al Turba una persona all'ingresso, di sotto, mi ha detto di farmi pure un giro per la stanza nella quale mi ha accompagnata e che, quando sarei stata pronta, sarei potuta entrare nell'altra stanza, quella nella quale si sarebbe svolta la performance. Sarei potuta entrare in qualsiasi momento. Ciò che mi aspetta oltre alla

porta che ci separa è uno spettacolo 'uno a uno', solo io e Camilla Parini. Ho molte cose da chiederle. Mi decido e varco la soglia, ma lei non è nella stanza. O meglio, al posto dell'artista mi ritrovo a 'tu per tu' con il suo alter ego. "Ciao" – le o gli – dico. Ma è davvero l'artista? Il personaggio mi risponde con un gesto della mano, un gesto di saluto, poi mi consegna un album fotografico: la sua drammaturgia. "Lo apro?" – le o gli – chiedo ancora; mi risponde con un altro gesto affermativo. Il personaggio quindi non parla? Sono io a doverlo animare in un altro modo? Oppure restiamo in silenzio?

Realtà e finzione

Apro l'album dei suoi ricordi, in cui l'artista tagliando e ricucendo la sua storia familiare propone una versione inedita di quello che è per Camilla Parini, solo un punto lungo la sua ricerca, cominciata molti anni prima, sul tema dell'identità e della memoria. Giocando tra realtà e finzione, mossa forse dall'incapacità di definirsi e il bisogno di raccontarsi leggo la sua drammaturgia, la sua storia, che in parte si è sovrapposta alla mia già nell'altra stanza. Mi saltano subito all'attenzione dei refusi nel testo, errori di battitura che sono sempre in agguato, che possono rappresentare un grande motivo di frustrazione per chi, con le parole ci lavora, ma dopo un po' mi dico che, invece, per chi con le parole – crea – questi errori a volte possono essere l'inizio dell'Altro.

PUBBLICITÀ

Una volta terminata la performance chiedo a Camilla Parini, che finalmente ora può uscire dal suo ruolo, di raccontarmi le storie degli altri, di quelle persone che prima di me hanno fatto l'esperienza di questa performance. La ascolto, tra lo stupore e la meraviglia: le storie degli altri è ciò che io mi sono presa da questo spettacolo 'uno a uno'.

[Menu](#)[Cerca](#)**RSI**[Guarda](#)[Ascolta](#)**ARTE**

FIT 2023

I volti e le personalità del Festival internazionale di Teatro e della scena contemporanea

9 ottobre, 13:24

9 ottobre, 12:04

Arte



Di: **Valentina Grignoli**

Ricerca di una propria identità. Nel passato, nel futuro, da affermare, da dimenticare, da capire. Identità che si perdono in altre, identità frammentate. Attorno a questo tema girano molti degli spettacoli del FIT 2023, il festival di teatro internazionale di Lugano.

Il Fit è un festival che nel tempo, siamo alla 32esima edizione, si è sempre smarcato dalla stagione ufficiale portando le voci contemporanee dal resto del mondo, in un clima di maggiore libertà e schiettezza. La critica alla società è aperta, il pubblico non va imbonito ma se possibile svegliato (spesso scioccato a volte annoiato, ma questo è il gioco), con scelte che è vero qui nella nostra timida piazza paiono coraggiose, ma altrove sono assodate. Come negli scorsi anni, il Festival apre poi in realtà quella che sarà la stagione ufficiale di teatro del Lac. Ma lo fa alla guisa di uno spettacolo pirotecnico, scombina le carte, apre le menti e soprattutto chiama tanto pubblico a teatro. Le proposte sono parecchie, e quest'anno a metà strada c'è stata anche la cerimonia per i Premi Svizzeri della scena 2024 (tra cui spicca anche l'operatrice ticinese Tiziana Conte), in un bel clima di festa.

Cosa ci portiamo a casa dal FIT 2023?

Patriarcat, il quarto spettacolo della *Winter family* dopo quattro anni a da H2 – Hebron che abbiamo visto e amato nel 2019. La performance della famiglia di artisti, il cui lavoro complesso è un ibrido tra documentario e

installazione teatrale e sonora, è questa volta molto più intima (il patriarcato è infatti individuato e messo alla gogna tra le soffocanti pareti di casa durante il confinamento) rispetto alle precedenti, anche se con un impatto non meno violento. Come già in passato, terreno primario è l'esperienza reale, in un gioco tra l'autofinzione - e chi vi sfugge oggi? - e il documentario, che sfocerà in un rituale vero e proprio, con tanto di effetto catartico, all'insegna dello smascheramento, anche in anime insospettabili, di tracce di patriarcato. Come incrostature dure a levare.

La coppia formata da Ruth Rosenthal e Xavier Klaine, con la figlia Roselai, si muove in un claustrofobico spazio. Tra le consolle di lavoro, i microfoni e i computer - i due, lei di Gerusalemme lui di Maxéville (Nancy), compongono musica minimal; tra le poltrone deformate, gli sciaquoni continui, i piani da cucina dove campeggia la ciotola con la farina, tra pacchi Amazon che arrivano per posta e sessioni di yoga, decodifichiamo immediatamente l'ambiente e ci sentiamo a casa. Si sposta ingombrante, con una tuta nera da pollo gigante e l'immancabile *casquette*, Xavier. Inizia a leggere un monologo che poi porterà avanti per tutta la prima metà dello spettacolo, vagando su una litania di lamenti e recriminazioni attorno alla moglie e qualche volta alla figlia, sfogo di frustrazione e insulto facile. Si sonda così la violenza gratuita e ordinaria del patriarcato in una coppia progressista. Il monologo è ciononostante frizzante, strappa sorrisi che poi ricacciamo - siamo pubblico progressista pure noi - subito in tasca, e via libera all'indignazione scandalizzata. È un condensato, rimontato e maneggiato, di tutte le frasi che durante due anni di confinamento Xavier ha pronunciato contro Ruth. Lei le ha registrate, lui si prende la briga di ridirle in questa forma, anche perché - racconterà a fine spettacolo - è facile fare la morale come artisti, nei

propri spettacoli, meno far vedere parti che invece vorremmo tenere nascoste, meschine e spiacevoli.



Nella seconda parte Ruth intraprende una via distante, poetica, radicale e fluida, uno sguardo misticamente superiore. Ci fa uscire dalla dinamica dei Padri – ‘che uccidono le donne e bruciano la terra’. Un racconto evocato che ha radici lontane e fa presagire il vero e proprio sabba delle streghe che ci aspetta: Ruth gioca con le luci, accende infiamma sposta, fa divampare la scena. Arriva poi Saralei, la figlia adolescente (da cui la necessità di questo spettacolo contro il patriarcato, asserirà Ruth) che snocciola a voce alta nomi date e morti di presunte streghe dal Medioevo in poi, dall’Olanda a Salem. E noi, che sospiriamo pensando di trovarci di fronte al solito elenco, ci troviamo ad ascoltare i femminicidi degli ultimi anni. La catarsi è assicurata, mentre sul fondo, Ruth viene issata al centro della scena (evocando l’impiccagione), gonna nera lunga, anfibi e

tamburello, in un esplosione di suoni e luci. Basta un attimo, la figlia estrae dal pacco di Amazon una Nerf (arma giocattolo) e uccide il padre e la madre.

Morte del patriarcato? Per una sera forse, il tempo di uno spettacolo. Poi ricomincerà.

Uno spettacolo improbabile e composto da parti disequilibrate, che non lascia lo spettatore indifferente anche se alcune cose gli sfuggono (e sembrano sfuggire agli artisti stessi) come l'improvvisa presenza di una piovra gigante sul palcoscenico. Poca armonia tra le parti (che sembrano scritte da persone diverse), l'impressione che ci manchi qualcosa a livello drammaturgico, la domanda – legittima – se quanto abbiamo visto sia scaturito da una reale necessità o dalla moda del momento. Ma siamo usciti da teatro pieni di domande e questo è sempre buon segno. Qui l'identità della famiglia è passata ai raggi X, senza sconti né abbellimenti.

Le altre identità del Festival

A raccontare la nostra imperfezione, la ricerca di un posto nel mondo, i giochi della memoria e la genesi di un'opera, c'è anche lo spettacolo intimo e unico (simbolicamente e letteralmente, perché in pochissimi hanno potuto vederlo) di Camilla Parini (Treppenwitz) '**Je suisse (or not)**'. Con delicatezza e meraviglia l'attrice ci accompagna in veste di orso bianco tra le pagine del suo album dei ricordi, alla ricerca di una propria identità, nella sua famiglia, come persona in una società e come svizzera. Uno spettacolo da leggere e scoprire con la curiosità bambina, domande universali alle quali non si intende dar risposta, vissute nello spazio suggestivo e esteticamente iper curato del Turba di Lugano in Via

Cattedrale.

Il disperato dei Wunderbaum è spettacolo che invece non ha convinto, dalla drammaturgia carente al ritmo esasperante. Si indaga l'identità di un omicida, senza però riuscire a catturare lo spettatore nonostante la prossimità della scena.

Un'identità può essere anche perduta, ricostruita, inventata, senza cessare di essere reale. È quello che accade in *Alcune cose da mettere in ordine*, la prima produzione del FIT per la regia dell'artista Rubidori Manshaft (Roberta Dori Puddu). Il testo è suo e di Angela Dematté, portato in scena dall'attrice Roberta Bossetti e creato nell'ambito del progetto di partecipazione culturale degli anziani *Restez FIT!*. Un testo importante, che regala momenti di rara verità e intensità e metafore indimenticabili, nato da una ricerca di anni a contatto con gli ospiti di case anziani; un testo che racconta la paura nell'avvicinarsi di una donna appena sessantenne all'oblio e alla perdita della realtà che la circonda. Una riflessione sul tempo e sui ricordi, a volte potente – soprattutto quando 'dice' di meno e tutto pesa sulle tensioni interne – a volte più sfilacciata per un sovraccarico di stimoli (il video, le opere d'arte, l'enfasi).

CHARLOT

Vecchiaia e storie di vita

Con Paola Tripoli, Rubidori
Manshaft e Roberta Bosetti e
Guglielmo Giumelli

01.10.2023, 14:35



La dimostrazione di una potenza nell'essenziale è arrivata con l'attesa Prima svizzera di ***Elogio della vita a rovescio*** di Daria Deflorian e Giulia Scotti (in scena). La giovane attrice porta in maniera estremamente precisa su di sé la fusione di diverse identità, quella della scrittrice Han Kang, autrice de ***La Vegetariana*** (Adelphi 2007) - ma anche di un particolarissimo ***White Book*** e ***Atti umani*** - dei suoi personaggi, di sé stessa. Ritroviamo l'immediatezza d'eloquio della Deflorian, limpida nella sua apprente confusione, ed è quasi tangibile la passione che lega le artiste all'autrice sudcoreana. ***Elogio della vita a rovescio*** è la prima produzione di un progetto biennale che porterà in scena il capolavoro della Kang, l'inizio di una ricerca tra i suoi testi. In una scena povera, microfoni pendenti, e sacchi di farina di riso, emerge la bravura indiscutibile della Scotti e la forza di un testo che anche se confonde, è preciso e ci racconta più di quanto si immagini.

ALPHAVILLE

FIT 2023

05.10.2023, 11:00

 adelphi.it



Young and Kids

Da segnalare anche il concorso Young and Kids composto da quattro spettacoli dedicati alle nuove generazioni, vinta dalla compagnia Dimitri/Canessa con l'Orso felice, e i progetti paralleli come Waste Kompost

radio a cura di Alan Alpenfelt e la presentazione dei testi di Luminanza 2023.

Tra la grande qualità e tutte queste identità cosa ci è mancato? Paradossalmente la comunione. In fondo una delle caratteristiche che l'arte scenica ha implicite è proprio il vivere un'esperienza collettivamente, un rito da condividere. Sulla scena questo avviene sempre, in un festival sarebbe auspicabile succeda anche fuori dal teatro. Ma a fine spettacoli, l'energia si è spesso dispersa nella fredda piazza. Come sempre e in queste occasioni più che mai, è mancato uno spazio spontaneo e umano dove continuare a vivere i mondi scoperti, scambiare opinioni, cercare significati, progettare il futuro, creare ponti. Il FIT si conferma ogni anno un bellissimo festival, ma corre il rischio di diventare una rassegna più che una festa, anche se l'approfondimento con gli artisti del dopospettacolo è ancora occasione di scambio prezioso e nonostante l'apertura eccezionale e importante della torretta Enderlin al Tassinio a opera di Ticino is Burning.



20:57

TURNÉ

07.10.2023: Turné va in scena

07.10.2023, 19:38

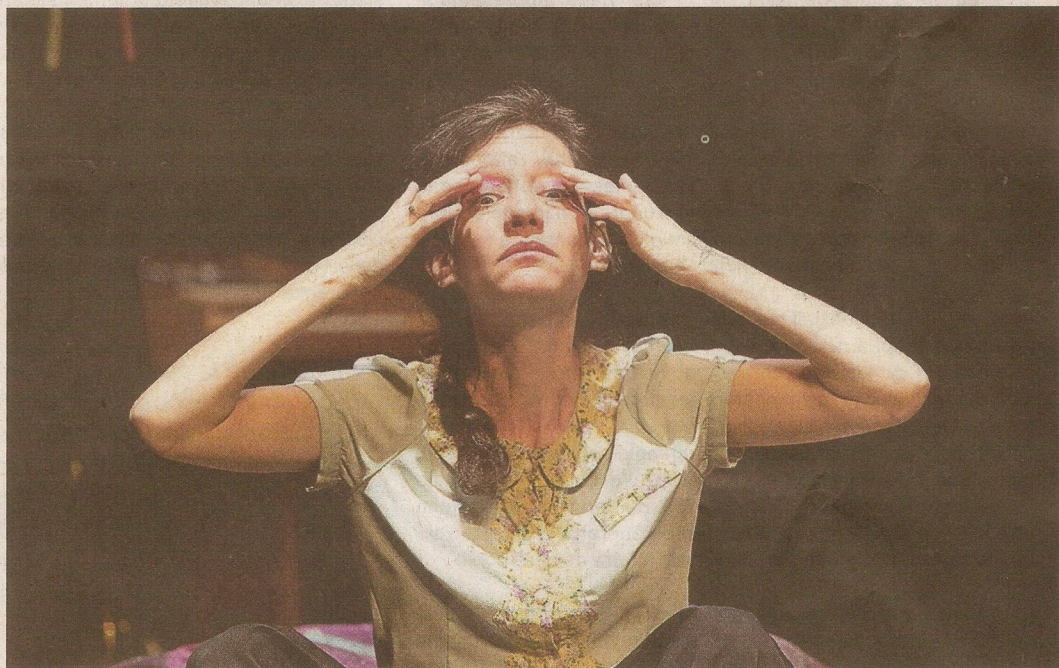
Le molte sfaccettature del teatro al femminile

FIT FESTIVAL / La rassegna andata in scena a Lugano e animata quasi interamente da autrici e registe donne, ha regalato un caleidoscopio di figure non stereotipate, varie per energia, stili e narrazioni che scardinano e rivoluzionano le più rodiate e tradizionali forme del racconto

Maddalena Giovannelli

Virginia Woolf, nel celebre *Una stanza tutta per sé*, notava come le donne in letteratura finissero per venire ritratte solo in relazione agli uomini. Era il 1929. Quasi cento anni più tardi lo scenario è davvero cambiato? Non del tutto, secondo Daniela Brogi, autrice de *Lo Spazio delle donne*, fortunato pamphlet uscito per Einaudi nel 2022 e già andato in ristampa: si fatica ancora a illuminare spazi «fuori campo», a trovare cioè nuove parole e nuove inquadrature per il femminile. Proprio questa sfida – ossia rinnovare i linguaggi e gli immaginari – ha mosso Paola Tripoli nel mettere a punto l'edizione appena conclusa del FIT Festival di Lugano, animata quasi interamente da autrici e registe donne. Gli spettacoli e le performance hanno in effetti restituito un caleidoscopio di figure non stereotipate, varie per energia, stili e narrazioni: a dimostrazione di come, anche senza affrontare esplicitamente temi legati al femminismo, le artiste riescano comunque a scardinare e rivoluzionare le più rodiate e tradizionali forme di racconto.

Di rivolta e cambiamento ha trattato esplicitamente la coreografa svizzera Tabea Martin, nel suo *Demain est annulé*. Il pubblico, disposto intorno allo spazio scenico come in un incontro di box, osserva la performer Tamara Gvozdenovic muoversi con una munizione di colorate bombolette spray. Fondendo i gesti naturalistici di una writer a una partitura coreografica, l'interprete ha «spruzzato» sul palco bianco una vera e propria geografia di possibili nemici politici, dalle multinazionali fino al gelato alla fragola. In una simile lista di vitale ostilità a tutto campo, Tabea Martin veicola l'idea che il cambiamento debba investire tanto lo spazio pubblico



«Patriarcat» di Ruth Rosenthal e la Winter Family è stato una delle proposte più intense della rassegna.

Rinnovare i linguaggi e gli immaginari della donna nel teatro è stato il compito dell'edizione 2023 del FIT

quanto quello privato, e che i grandi momenti di svolta della storia si generano spesso da una sana e non mediata insofferenza verso il presente.

Dei confini labili tra privato e pubblico si è occupata anche la compagnia Winter Family, che ha diviso il pubblico luganese con uno degli eventi più discussi (e perciò più interessanti) del festival. Lo spettacolo, dall'emblematico titolo *Patriarcat*, nasce da alcuni anni di lavoro e ricerca sul campo. Ruth Rosenthal ha registrato tra le mura di casa alcuni dialoghi con il marito Xavier Klaine, annotando le frasi che sembravano risentire di una visione della donna di stampo patriarcale. La sequenza di affermazioni, recitate e registrate dal-

lo stesso Xavier, forniscono l'inquietante colonna sonora dello spettacolo con cui Winter Family costringe lo spettatore a confrontarsi con la violenza che può nascondersi anche (talvolta soprattutto) nelle relazioni interpersonali più vicine e intime. Nessuna ampia riflessione di ordine sociologico e politico, sembra suggerire Ruth Rosenthal, può prescindere da una onesta analisi delle contraddizioni che esistono nella vita privata di ognuno.

Ha affrontato le delicate questioni legate all'identità la svizzera **Camilla Parini (Collettivo Treppenwitz)** con una coinvolgente performance interattiva per un solo spettatore, andata in scena a ciclo continuo per tutta la durata del festival, negli spazi raccolti del circolo Turba. Per la ricerca che ha portato a *Je Swiss (or not)*, è partita da una foto di famiglia del 1992, che la ritrae bambina sul ghiacciaio del Rodano accanto ai suoi genitori travestiti da orsi polari. La performer sceglie allora di accogliere lo spettatore travestito da orso peluche, accompagnando l'interlocutore, at-

traverso diari e fotografie, in un intenso *pas de deux* sulla memoria e le sue strane traiettorie. Il morbido costume bianco, che nasconde il volto e il corpo dell'interprete fino a farlo completamente perdere i connotati, diventa metafora delle forme spesso ingannevoli e fittizie che assume la nostra identità agli occhi altrui. Vogliamo davvero vedere chi ci sta davanti? O preferiamo inserire l'altro dentro forme rassicuranti e prestabilite? Per chi avuto la fortuna di seguire tutta la programmazione, non sono poche le questioni che sembrano esondare da uno spettacolo per entrare nella drammaturgia di un altro, con un virtuoso meccanismo di vasi comunicanti.

E ora che il festival è concluso? Per chi ha scoperto una certa sintonia con i linguaggi della scena contemporanea, c'è adesso la possibilità di proseguire la ricerca. Il progetto *Un festival tutto l'anno*, creato dal FIT Festival e dal LAC, individua infatti all'interno della stagione luganese gli appuntamenti più sperimentali e innovativi. Per proseguire il viaggio.

➤ **LE BEAU BIZARRE # 52 avec Camilla Parini**

audio podcast par Zineb Soulimani

27.08.2023

<https://podcloud.fr/podcast/le-beau-bizarre-par-zineb-soulimani/episode/le-beau-bizarre-numero-52-avec-camilla-parini>

➤ **RSI - IL QUOTIDIANO**

intervista per il FIT Festival, minuto 30:55

28.09.2023

<https://www.rsi.ch/play/tv/il-quotidiano/video/il-quotidiano?urn=urn:rsi:video:1877555>

➤ **RETE 2 - ALPHAVILLE, il festival del teatro apre a Lugano con “je suisse (or not)” di Camilla Parini**

servizio e intervista radiofonica di Tiziana Conte

29.09.2023

<https://www.rsi.ch/rete-due/programmi/cultura/alphaville/Il-Festival-del-teatro-apre-a-Lugano--1868680.html>

➤ **KEEP FIT WITH RADIO, puntata 1 “Narro dunque sono”**

recensione “je suisse (or not) e ospite Camilla Parini

30.09.2023

https://www.radiogwen.ch/event_13.html